

LA MÈRE D'ADAM: Femmes et pouvoir dans l'historiographie hispanique médiévale*

Maria do Rosário Ferreira
Universidade de Coimbra

La tradition narrative ibérique a préservé une extraordinaire galerie de puissants personnages féminins médiévaux nimbés d'une aura maléfique distinctive. Malgré les différences sensibles qui marquent les récits qui individuellement les concernent, ces femmes, issues du tréfonds du temps où histoire et légende se mêlent, ont toutes été figées dans la mémoire selon un même paradigme imagétique dans lequel ambition, luxure et transgression s'équivalent en termes fonctionnels. Des femmes dont ni le désir ni l'action ne connaissaient de bornes, des créatures excessives, voire démoniaques¹.

Les derniers avatars de ce type féminin enregistrés par les chroniques sont la reine Urraca de Castille et la comtesse Teresa du Portugal, filles d'Alphonse VI, empereur d'Espagne, qui vécurent dans la transition du XIe au XIIe siècles². On peut affirmer que ces deux soeurs ont joué un rôle majeur

* Communication présentée au "Congresso Internazionale *Il potere delle donne visto dagli uomini*", Pavia, Juin 2007 (actes sous presse).

¹ Ce type de personnage a été étudié et codifié par Krow-Lucal (1995).

² Ces deux soeurs sont des personnages marquants dans les chroniques du XIIe siècle □ le *Chronicon Compostelanum*, la *Historia Compostellana* la première des *Crónicas anónimas de Sahagún*, les *Annales Portucalenses Veteres* et la *Vita Theotonii*. Les chroniques postérieures (notamment le *Chronicon Mundi*, de Lucas de Tuy, la *Historia de Rebus Hispaniae*, de Rodrigo Jiménez de Rada, et plusieurs chroniques en langue vulgaire des XIIIe et XIVe siècles) les

dans la politique ibérique de leur temps, et qu'elles n'ont certes pas vécu selon un idéal de chasteté. En effet, elles ont disputé avec acharnement aux hommes qui les entouraient, leurs fils et leurs maris, le pouvoir sur la terre qui avait appartenu à leur père, et elles n'ont nullement bridé les passions, soit politiques soit érotiques, qui commandaient l'usage de leurs corps. L'historiographie, soit en latin soit en langue vulgaire, ne les a pas ménagées et en a fait un duo redoutable de mauvaises femmes, ambitieuses et luxurieuses, épouses à la fidélité douteuse et mères dénaturées³.

Toutefois, le portrait que l'historiographie médiévale en a tracé semble bien aseptique si l'on se rappelle d'autres personnages féminins ayant laissé dans la tradition narrative ibérique une tenace empreinte misogyne. Du moins, la reine Urraca et la comtesse Teresa ne sont pas présentées les mains teintées de sang. Ces autres femmes, par contre, en plus d'ambitieuses et luxurieuses, sont célèbres en tant que meurtrières.

Le plus caractéristique de ces personnages est une autre Urraca, celle de Zamora, que la tradition a chargée du meurtre de celui qui était à la fois et son frère et son roi, Sancho II de Castille⁴. Mais les figures de la sulfureuse Doña

mentionnent aussi, apportant ça et là à leurs biographies des détails de plus en plus douteux (voir la note 22).

³ Contrairement à Urraca de Castille, qui a été l'objet de deux oeuvres majeures (Reilly, 1982, Pallares et Portella, 2006), la figure de Teresa du Portugal n'a pas encore suscité une étude autonome. Toutefois, quelques travaux portant sur les relations politiques entre le comté du Portugal et les royaumes ibériques à la fin du XIe et au XIIe siècles (Soares, 1974) jettent un peu de lumière sur la vie et l'action de cette femme remarquable. En ce qui concerne les parcours parallèles des deux soeurs et les politiques antagoniques individuellement poursuivies par chacune d'elles, voir Branco, 1993, et Caverio, 1996). Pour ce qui est de l'image que les chroniques postérieures ont laissé de ces deux soeurs, voir Dias (2001) et Garcia (2006).

⁴ La tradition du *Romancero* a été la principale responsable de la transmission de l'image légendaire de Urraca de Zamora. Toutefois, depuis la léonaise *Historia Silensis*, datée de la deuxième décennie du XIIe siècle, cette femme est un personnage obligatoire dans l'historiographie médiévale ibérique. Les anciens éléments légendaires autour de sa vie semblent s'être glissés dans l'historiographie en premier lieu dans la *Chronica Najerensis*, suivie de la *Historia de Rebus Hispaniae*, de la *Estoria de España* (voir *Primera Crónica General de España*) et de la *Crónica de Veinte Reyes*, toutes les quatre d'origine castillane, et finalement dans la portugaise *Crónica Geral de Espanha de 1344*. La tradition misogyne concernant cette femme a été confrontée avec les circonstances historiques de sa vie (Lévy-

Lambra (l'instigatrice de la mort des "siete Infantes" de Lara, dont son mari était l'oncle avunculaire, et, en dernière instance, la responsable de la mort de celui-ci⁵) et de Sancha, la traîtresse épouse de Garci Fernandez, second comte de Castille (complice de la mort de son père, coupable de la mort de son mari et ayant ourdi la mort de son propre fils⁶) se conforment tout aussi bien avec ce prototype féminin. D'après les récits, Lambra et Sancha ont toutes les deux reçu la mort en gages de leurs méfaits. En cela, elles diffèrent d'Urraca de Zamora, qui n'a souffert aucune punition, malgré la sombre histoire d'incitation au meurtre et de criminelle luxure que la légende lui assigne. Elle serait habile à corrompre les hommes qui lui étaient les plus proches, aurait commis l'inceste avec son frère Alfonso, le futur Alfonso VI de Castille et Léon, aurait eu des relations illicites avec le Cid, presque son frère de lait, et même avec le vieux précepteur Arias Gonzalez qui les aurait élevés ensemble; en plus, la tradition lui prête la fâcheuse habitude de promettre son corps à tout homme qui pourrait la tirer d'affaire dans un moment de détresse.

Que sait-on au juste de ces trois femmes? Urraca de Zamora est bien une figure historique, mais il serait fort naïf (et peu charitable...) de la prendre pour l'effrayant personnage à qui la tradition historiographique a assigné son rôle.

Provençal et Menéndez Pidal, 1948) et considérée dans son évolution en tant que *topos* littéraire (Ratcliffe, 1995).

⁵ Les événements légendaires autour de la mort des "siete infantes" n'ont été enregistrés que vers 1270, mais, dès cette date, le récit de la mortelle vengeance de doña Lambra sur les sept jeunes hommes est devenu obligatoire dans les chroniques. Les versions les plus représentatives peuvent être lues dans la *Estoria de España* (voir *Primera Crónica General de España*), la *Crónica de Veinte Reyes* et la *Crónica Geral de Espanha de 1344* (voir aussi la récente transcription de l'épisode inédit correspondant du manuscrit *M*, n°2656 de la Bibliothèque Universitaire de Salamanca, Ferreira, 2005, pp. 689-754). En outre, doña Lambra est bien représentée dans le *Romancero* et dans les traditions orales castillanes des alentours de Burgos et de Lara (voir Menéndez Pidal, 1971, pp. 175-204, 483-492, 513-526, 566-568).

⁶ Les odieux stratagèmes de la comtesse de Castille, racontés au XIII^e siècle par la *Chronica Najerensis*, ont été repris et reformulés dans les siècles suivants par la *Historia Rebus Hispaniae*, par la version amplifiée de la *Estoria de España* (voir *Primera Crónica General de España*), par la *Crónica de Veinte Reyes* et par la *Crónica Geral de Espanha de 1344* (voir éd. Cintra et la récente transcription de l'épisode inédit correspondant du manuscrit *M*, Gomes, 2006, pp. 108-117).

C'était la tante paternelle d' Urraca de Castille et de Teresa du Portugal, mentionnées au début de cette communication. Il est possible de certifier quelques faits qui la concernent. C'était l'un des cinq enfants légitimes, deux filles et trois fils, du roi Fernando I de Castille et Léon. L'importante ville fortifiée de Zamora de laquelle elle a pris le nom était son domaine, par héritage paternel, et l'enceinte a résisté sans défaillir au siège long de sept mois entrepris par son frère Sancho II de Castille. Il ne faut donc pas douter qu'Urraca ait été une femme puissante et, probablement, hardie et hautaine. Son influence politique est prouvée par le fait qu'elle a été le principal soutien de son autre frère, le futur Alfonso VI, dans la polémique succession au trône de Castille après la mort de Sancho II, assassiné pendant le siège de Zamora. Pour ses dernières années, Urraca, restée célibataire, s'est retirée dans un couvent, s'occupant de donations et de privilèges pour monastères et églises. Elle est morte au tout début du XIIe siècle, et son tombeau saccagé se trouve encore à Saint Isidore de Léon. Toute référence à sa scandaleuse vie amoureuse et à son implication dans le meurtre de son frère est affaire de légende, et n'est pas appuyée par la moindre évidence historique.

Pour doña Lambra et la comtesse Sancha, c'est une toute autre question. Les chroniques les placent dans la deuxième moitié du Xe siècle; toutefois, lorsque l'on essaye de les cerner historiquement, l'on se heurte au vide. L'épouse historique du deuxième comte de Castille est bien connue: elle ne s'appelait pas Sancha mais Aba de Ribagorza, et rien ne suggère qu'elle ait commis les méfaits rapportés par les chroniques⁷. Quant aux recherches entreprises jadis pour l'identification de Lambra, il a fallu conclure qu'elles ne menaient nulle part⁸. Il semble donc qu'il s'agisse de caractères forgés par la

⁷ Pour une perspective des écarts entre les chroniques et les circonstances vérifiables de la vie des comtes Garci Fernandez et Sancho Garcia de Castilla, qui auraient été respectivement le mari et le fils de la criminelle comtesse Sancha, voir Ruiz (1969) et Chalon (1978).

⁸ Les rapprochements de cette légende avec des événements et des personnages documentés du Xe siècle (Menéndez Pidal, 1971, pp. 459-466) ont été réfutés avec des arguments probants (Escalona, 2000, pp. 117-129).

légende. Comment se fait-il alors que ces femmes aient trouvé une place dans des récits historiographiques?

Les critères qui présidaient au choix et au remaniement de sources par les chroniqueurs ne sont souvent pas faciles à saisir. Mais il n'y a point de doute que ces critères relevaient plus de questions idéologiques de fond que du respect de la rigueur factuelle, ni que, au dessus de la vérité, les chroniqueurs privilégiaient la vraisemblance, entendue comme l'affinité d'un épisode donné avec la vision du monde qui présidait à l'élaboration de la chronique où il devait s'inscrire (Spiegel, 1997, Martin, 1992, 1994, 2001). Le potentiel représentatif de l'élaboration discursive prenait le devant sur le respect de la stricte factualité. Or, ces fictions de mauvaises femmes justement punies communiquent aisément une valeur «exemplaire» qui s'accorde bien avec une conception du monde hostile au féminin, bien documentée au Moyen Âge et au-delà⁹. Il est donc probable que l'inclusion de ces récits dans les chroniques obéisse à des motivations misogynes.

Quoi qu'il en soit, lorsque l'on considère les épisodes de Lambra et de Sancha dans l'ensemble des chroniques qui les ont accueillis et que l'on se rappelle les analogies que leurs protagonistes fictionnelles présentent avec les femmes documentées dont le portrait historiographique a été esquissé plus haut (les deux Urracas et Teresa), l'on peut s'interroger sur les raisons de cette convergence et se demander sur quoi au juste porte la misogynie qu'ils recèlent. Lambra, Sancha (et, par extension, ces autres personnages façonnés par la plume des chroniqueurs) sont-elles des manifestations de cette misogynie essentielle selon laquelle la femme est méchante parce qu'elle est femme, parce que toutes les femmes sont des filles d'Ève vouées à la chute, portant à jamais le péché de leur mère, ou bien représentent-elles une image

⁹ Bloch (1991) offre une perspective globale de la façon dont la littérature issue de milieux laïques aussi bien que cléricaux fait preuve, tout le long du Moyen Âge, d'une attitude misogyne qu'elle a en même temps contribué à propager.

du féminin différente et autrement significative, que les chroniqueurs tâchent de malmener?

Voyons. Les épisodes historiographiques dont Doña Lambra et la comtesse Sancha sont les protagonistes s'avèrent des réécritures de vieilles légendes d'origine controversée mais d'antiquité reconnue sans contestation. Or, les récits des chroniques laissent entrevoir, derrière les méfaits et le juste châtement des héroïnes, une sorte de majesté résiduelle, émanant du portrait à demi effacé de femmes très puissantes en termes sociaux, familiaux et même territoriaux¹⁰. C'est vrai qu'il est parfois difficile, partant des seuls récits des chroniques, de déceler les traces de leur domination, puisque l'expression de cette qualité des protagonistes est contrecarrée au fur et à mesure par des stratégies narratives plus ou moins subtiles moyennant lesquelles l'autorité et les prérogatives masculines s'affirment¹¹. Les éléments du récit s'enchaînent donc selon une logique de neutralisation du pouvoir féminin qui culmine dans le cruel châtement que les deux femmes subissent.

Mais il n'y a pas que l'univers des écrits historiographiques où l'on puisse puiser l'image de Doña Lambra. Le 'romancero viejo' et quelques courtes traditions locales des alentours de Lara, où la légende est censée avoir eu lieu, montrent d'une façon beaucoup plus claire que les chroniques la prééminence du personnage de Lambra dans le tissu des relations de parenté et des tensions politiques sur lesquelles la légende s'articule. Ils révèlent aussi l'existence d'un autre personnage féminin de toute importance: la mère des sept jeunes hommes que la vengeance de Lambra conduira à la mort. Dans les chroniques, la mère est une femme effacée, soumise au bon vouloir des hommes qui l'entourent. Inversement, dans les 'romances', où les personnages

¹⁰ Mattoso (1988) est à ce sujet d'une clairvoyance remarquable.

¹¹ L'effacement des traces du pouvoir de doña Lambra dans les récits historiographiques du XIIIe et XIVe siècles a été traité en détail par Ferreira (2005), en particulier pp. 209-234, 250-254, 390-431, 443-444, 473-475, 513-519, 599-612; pour ce qui est de la comtesse Sancha, voir la communication de Joana Gomes à ce Congrès (actes sous presse), «The female character of the *Lenda da Condessa Traidora*: the "Miona" Sancha».

masculins n'ont presque pas de voix, elle se montre une puissante matriarche qui dispute avec Lambra l'autorité sur le groupe familial – une autorité qui se mesure par l'ascendant de chacune des protagonistes sur les hommes du groupe¹².

Le texte des 'romances viejos' n'a été fixé qu'au XVIe siècle, et les traditions locales auxquelles j'ai fait référence ont été recueillies beaucoup plus tard encore. Toutefois, des recherches récentes ont pu montrer que le tissu de relations interpersonnelles que supportent ces récits relève de structures familiales et sociales très archaïques, de type clanique uxorilocal, où filiation matrilineaire et parenté cognation se complémentaient (Escalona Monge, 2000, pp. 135-147; 1995, pp. 747-749; Ferreira, 2005, pp. 250-254). Il faut remarquer que lors de la première appropriation historiographique connue du personnage de Lambra, dans la seconde moitié du XIIIe siècle, les structures familiales à tendance horizontale avaient déjà été substituées, dans les couches dominantes de la société castillane, par une organisation familiale agnatique, donc verticale, fondée sur un stricte principe patrilinéaire qui niait aux femmes toute légitimité dans l'exercice de l'autorité familiale et leur coupait de plus en plus l'accès au pouvoir décisif sur le patrimoine¹³. Mais des études historiques récentes portant sur l'agencement de l'espace et de la société dans la comarque de Lara au haut Moyen Âge remarquent que, au cours des Xe et XIe siècles, y étaient toujours en usage, quoique montrant déjà des signes de dégradation, des structures de parenté archaïques, à tendance matrilineaire, qui faisaient des femmes les détentrices effectives du territoire et les figures

¹² Cet aspect est particulièrement saillant dans la tradition des noces de doña Lambra dans le *Romancero* (Ferreira, 2005, pp. 209-234).

¹³ Cette tendance commence à s'affirmer dans la Péninsule Ibérique au cours du XIIe siècle et se trouve bien consolidée vers la moitié du XIIIe (Mattoso, 1981, 1981a, 1986; Beceiro Pita et Córdoba de la Llave, 1990).

dominantes du groupe cognatique¹⁴. Ces nouvelles données apportent un contexte social, spatial et temporel qui peut expliquer pourquoi la prééminence socio-familiale des sexes a été codifiée de façon opposée dans les chroniques et les formes traditionnelles de la légende.

En effet, la différence la plus frappante et la plus systématique entre les deux types de récits, ceux qui sont issus de traditions orales et ceux qui ont été fixés par l'historiographie, se trouve justement dans le rapetissement, la dépréciation même, du rôle joué par les figures féminines, qu'il s'agisse de Lambra ou de la mère des 'sete Infantes'. Or, les changements vérifiés dans les structures de parenté entre le XIe et le XIIIe siècles permettent de comprendre les raisons et le sens de cette différence : c'est que les 'romances' et les traditions locales portent témoin d'un stade de développement du personnage de Lambra antérieur à celui que les chroniques véhiculent¹⁵.

En ce qui concerne la comtesse Sancha, la tradition narrative orale ne nous porte aucune aide. Toutefois, une chronique castillane du XIIe siècle¹⁶, écrite en latin et indépendante de la tradition historiographique alphonsine dont il est question ici, préserve encore une courte version de l'histoire de la comtesse de Castille où, jusqu'au tout dernier moment, la figure de celle-ci, majestueuse par rapport aux récits postérieurs, maîtrise davantage le cours de l'action que les personnages masculins qu'elle cherche à anéantir. En plus, comme Joana Gomes vient juste de montrer¹⁷, le titre «miona»¹⁸ associé à ce

¹⁴ Pour le territoire de Lara, Escalona (1995), pp. 180-182, 204-209, 606-610, 715-728, 747-755. Pour le contexte ibérique en general, Barbero (1986), Vigil (1977); Barbero et Vigil (1974), (1978); Salinas (1986), pp. 61-63.

¹⁵ La question de la chronologie des versions sous-jacentes aux divers témoins de la légende qui entoure le personnage de doña Lambra a été élucidée en détail par Ferreira (2005) □ voir, pour un abrégé, pp. 667-670.

¹⁶ Il s'agit de la *Chronica Najerensis*.

¹⁷ En communication présentée à ce Congrès (actes sous presse, voir la note 11).

¹⁸ Le sens de cette désignation est clarifié par Joana Gomes au même endroit.

personnage a été, dans des versions historiographiques plus tardives, l'objet d'un tripotage qui correspond à la progressive occultation du pouvoir que la coutume accordait jadis à la comtesse. C'est-à-dire que, tout comme Lambra, Sancha avait vu de meilleurs jours avant que l'historiographie s'en empare et lui ôte grandeur et dignité.

Il faut donc conclure que les personnages historiographiques de Sancha et de Lambra diffèrent substantiellement des figures féminines qui, dans des stades antérieurs des respectives légendes, jouaient leurs rôles. La source de la première fixation chronistique de la légende de Lambra, aux environs de 1270 dans la *Estoria d' España* de Alfonso X, el Sabio, de Castille, n'est pas connue; mais l'on peut repérer dans le texte alphonsin les agencements qui ont eu lieu, marquant le texte d'incohérences narratives, de sutures visibles et de commentaires explicatifs ou modalisateurs du chroniqueur¹⁹. Ces interventions ne vont pas dans le sens d'accentuer la luxure et la méchanceté de Doña Lambra, déjà présentes dans les versions antérieures. Par contre, l'on remarque qu'ils tendent à effacer les signes de la domination exercée par cette femme, soit en masquant l'indépendance de sa conduite et le peu d'égards qu'elle montrait aux hommes, soit en insinuant des attitudes de soumission ou de faiblesse de sa part. Cette démarche, le portugais comte de Barcelos va encore la parfaire, surtout en ce qui concerne l'effective dissociation de Lambra des territoires dont elle tenait, dans la légende ancienne, le domaine familial²⁰. Dans le cas de Sancha, Joana Gomes vient de montrer²¹ comment le progressif affaiblissement de ses prérogatives sur la terre et les sujets de Castille a été accompli dans les écrits d'Alfonso X et du comte de Barcelos.

¹⁹ Pour la complexe opération de réécriture menée à bout dans le *scriptorium* alphonsin lors de l'appropriation historiographique de la légende, voir Ferreira (2005), pp. 523-557.

²⁰ Pour cette dissociation et ses conséquences en termes de perte de légitimité du personnage féminin dans l'exercice des droits et des devoirs inhérents au pouvoir, voir Ferreira (2005), pp. 599-614.

²¹ En communication à ce Congrès (actes sous presse, voir la note 11).

Les instances masculines de pouvoir responsables de la production historiographique étaient bien conscientes de la portée de celle-ci dans le processus d'affirmation et de légitimation des idéologies. Or les observations ci haut suggèrent que ce qui dérangeait vraiment les auteurs de chroniques n'était pas la sexualité débridée des héroïnes de ces légendes, mais la position de pouvoir dont elles jouissaient, soit en ce qui concernait l'autorité familiale, soit en ce qui concernait l'administration effective d'un patrimoine qui leur revenait en droit. L'existence même de ce type de femme constituait une menace pour l'ordre androcratique qui, dans la Péninsule Ibérique au moins, avait eu du mal à s'affirmer et à légitimer le modèle de suprématie masculine importé de l'autre côté des Pyrénées contre la coutume autochtone, qui semble avoir permis aux femmes d'user du pouvoir souverain dans leurs domaines et d'être reines et comtesses plus qu'en titre, plus qu'en droit, en fait. Tout comme Urraca, qui refusait obstinément de céder à son frère Sancho la ville de Zamora que son père lui avait léguée à elle. Tout comme ses deux nièces, les farouches Urraca et Teresa dont nous avons parlé au début, qui soutenaient aussi contre leurs fils le droit à la possession de l'héritage paternel. Urraca de Zamora, quoique vilipendée dans la tradition orale, à été épargnée par Alfonso X, peut-être parce que le fait qu'elle ait usé de son pouvoir au profit d'un homme, son frère le futur Alfonso VI, l'a rachetée aux yeux du roi Sage. Mais Urraca de Castille et Teresa du Portugal n'ont pas trouvé la même grâce, et l'historiographie leur a été hostile, les malmenant en tant que symboles d'une époque révolue où les institutions politiques et familiales n'avaient pas encore su confiner les femmes à la place qui leur convenait dans une société où l'imposition de la patrilinéarité devait faire preuve du triomphe de l'androcratie.

C'est pourquoi les textes historiographiques se mettaient en devoir de rendre invisibles les anciennes «mionas». Ce que les chroniqueurs n'arrivaient pas à occulter, ils le diabolisaient sous le masque d'une criminelle ambition, qui, associée à la proverbiale luxure, rendait possible l'assimilation de ces femmes

au prototype misogyne général des ‘filles d’Ève’ qu’il fallait punir. L’enjeu politique devenait précepte moral. Mais tout n’était qu’un trompe-l’oeil.

Au fait, le destin de ces femmes est peut-être un élément à tenir en compte si l’on cherche à comprendre ce qu’elles représentaient dans l’imaginaire masculin responsable de leur codification historiographique. Voyons. Sancha est tuée par la ruse de son propre fils qu’elle cherchait à mettre à mort. Lambra est tuée non pas par son fils, mais par le frère des sept jeunes hommes qu’elle aurait dû traiter en fils et avait haineusement conduits à la mort. La reine Urraca de Castille et la comtesse Teresa du Portugal auraient toutes les deux été emprisonnées par leurs fils. Que ce soit fait ou légende peu importe pour les conclusions de cette étude; ce qu’il faut noter ici est que la tradition n’a pas failli à établir un lien de causalité entre l’emprisonnement par le fils et la mort de chacune de ces femmes²².

Dans un acte qui, par sa répétition même, acquiert la légitimité d’un sacrifice rituel, le fils surgit donc comme l’instrument de l’anéantissement de cette mère dont le lait aurait tourné à l’aigre. Une mère venue d’un autre ordre, d’un autre temps, d’avant les origines, pour nier la soumission féminine au pouvoir de l’homme que le livre de la *Genèse* même proclamait. Car le pire cauchemar qu’un monde androcratique puisse concevoir, ce n’est pas Ève: c’est la mère d’Adam.

²² Les chroniques les plus anciennes ne rendent pas compte de l’emprisonnement d’Urraca par son fils, et disent qu’elle est morte en couches. Pourtant, selon la *Crónica de Veinte Reyes* et la *Crónica Geral de Espanha de 1344*, la dispute du trône de Léon et Castille entre Urraca et son fils Alfonso Raimundez aurait donné lieu à une guerre civile au cours de laquelle Alfonso aurait emprisonné sa mère. Libérée après le rétablissement de la paix, mais décidée à reprendre le pouvoir, Urraca aurait eu recours au pillage des trésors des églises pour payer son armée et serait morte par foudroiement divin sur le seuil de la basilique de Saint Isidore de Léon que, selon ces chroniques, elle venait de saccager. Pour ce qui est de Teresa, la tradition de son emprisonnement par son fils Afonso Henriques, dans des circonstances politiques tout à fait semblables à celles de sa soeur mais sans qu’il soit question de sa libération, est mentionnée dans la *Primeira Crónica Portuguesa* (dont la *IV Crónica Breve de Santa Cruz de Coimbra* est le seul témoin direct connu) et s’est enracinée dans les chroniques dès la fin du XIII^e siècle.

Bibliographie:

Barbero de Aguilera, A. (1986), "Pervivencias matrilineales en la Europa Medieval: el ejemplo del Norte de España", in *La condición de la mujer en la Edad Media*, Madrid, Universidad Complutense, 1986, pp. 215-222

Barbero de Aguilera, A. et M. Vigil Pascual (1974), "Cántabros y vascones desde fines del Imperio Romano hasta la invasión musulmana", in *Sobre los orígenes sociales de la Reconquista*, Barcelona, Ariel, pp. 13-103,

(1978), *La formación del feudalismo en la Península Ibérica*, Barcelona, Crítica

Beceiro Pita, Isabel et Ricardo Córdoba Llave (1990), *Parentesco, poder y mentalidad: la nobleza castellana siglos XII-XV*, Madrid, CSIC

Bloch, Howard (1991), *Bloch Medieval Misogyny and the Invention of Western Romantic Love*, Chicago, University Press

Silva, M^a João Violante Branco (1993), "Portugal no reino de León. Etapas de uma relação (866-1169)", in *El Reino de León en la Alta Edad Media*, León, Centro de Estudios et Investigación San Isidoro, vol. VI, pp. 537-625

Cavero Domínguez, Gregoria (1996), "El perfil político de Urraca y Teresa, hijas de Alfonso VI", in *Actas do 2º Congresso histórico de Guimarães*, t. 2, Guimarães, Universidade do Minho, p. 7-23

Chalon, Louis (1978), "La historicidad de la leyenda de la Condesa Traidora", *Journal of Hispanic Philology*, nº3, pp. 153-163

Dias, Isabel de Barros (2001), ««Senhoras endiabradas» (Reines endiablées) dans quelques chroniques ibériques des XIII^e et XIV^e siècles» in *Reines et princesses au Moyen Âge, Les Cahiers du CRISIMA*, n°5, t. 2, pp. 809-819

Escalona Monge, Julio (1995), *Transformaciones sociales y organización del espacio en el alfoz de Lara en la Alta Edad Media*, thèse doctorale inédite, Universidad Complutense de Madrid

(2000), «Épica, crónicas y genealogías en torno a la historicidad de la leyenda de los Infantes de Lara», *Cahiers de Linguistique Hispanique Médiévale*, n°23, pp. 113-155

Ferreira, M^a do Rosário (2005), *A lenda dos Sete Infantes: arqueologia de um destino épico medieval*, thèse doctorale policopiée, Université de Coimbra

Garcia, Charles (2006), «Le pouvoir d'une reine», *e-Spania*, 1, Juin 2006, [En ligne], mis en ligne le 28 juin 2007. URL : <http://e-spania.revues.org/document319.html>, consulté le 05 septembre 2007

(2007), «La ligne brisée, ou l'image de la malédiction du pouvoir royal à León au Moyen Âge», *e-Spania*, n°3, Juin 2007, [En ligne], mis en ligne le 29 juin 2007. URL : <http://e-spania.revues.org/document375.html>, consulté le 05 septembre 2007

Gomes, Joana (2006), *As Condessas Traidoras e a Terra de Espanha*, dissertation policopiée, Université de Porto

Krow-Lucal, Martha G. (1995), «The jezebel Paradigm: construction of an image for doña Lambra and doña Urraca» in *Oral Tradition and Hispanic Literature: Essays in Honor of Samuel G. Armistead*, éd. Mishaël M. Caspi, New York, Garland, pp. 353-383

Levi-Provençal, E. et R. Menéndez Pidal (1948) "Alfonso VI y su hermana la infanta Urraca", *Al-Andalus*, nº13, pp. 157-166

Martin, Georges (1992), *Les Juges de Castille: mentalités et discours historique dans l'Espagne médiévale*, Paris, Séminaire d' Etudes Médiévales Hispaniques

(1994), «Du récit historique castillan: formes, enjeux sémantiques et fonctions socio-culturelles», *Les Langues Néo-Latines*, 286, pp. 15-28

(2001), «Dans l'atelier des faussaires: Luc de Túy, Rodrigue de Tolède, Alphonse X, Sanche IV: trois exemples de manipulations historiques (León-Castille, XIIIe siècle)», *Cahiers de Linguistique et de Civilisation Hispanique Médiévale*, nº24, pp. 279-309

Mattoso, José (1981), "Sobre a estrutura da família nobre portugalense" in *A nobreza medieval portuguesa - a família e o poder*, Lisboa, Estampa, pp. 371-386

(1981a), "Notas sobre a estrutura da família medieval portuguesa" in *A nobreza medieval portuguesa - a família e o poder*, Lisboa, Estampa, pp. 387-415

(1986), "Estruturas familiares e estratégias do poder: a Nobreza de Entre-Douro-e-Minho", *Cadernos do Noroeste*, Braga, Universidade do Minho, pp. 80-99

(1988), "Sangue e Família no "Cantar dos Infantes de Lara" in *Estudos e Ensaios em homenagem a Vitorino Magalhães Godinho*, Lisboa, Sá da Costa, pp. 207-216

Menéndez Pidal, Ramón (1971), *La Leyenda de los Infantes de Lara*, Madrid, Espasa-Calpe, 3ème éd.

Pallares, M^a del Carmen et Ermelindo Portela (2006), *La Reina Urraca*, San Sebastián, Nerea

Ratcliffe, Marjorie (1995), "Urraca: de heroína épica a heroína romântica" in *Medioevo y literatura: actas del V Congreso de la Asociación Hispánica de Literatura Medieval*, coord. Juan Paredes Nuñez, Vol. 4, pp. 113-122

Reilly, Bernard F. (1982), *The Kingdom of León-Castilla Under Queen Urraca, 1109-1126*, Princeton University Press

Ruiz Asencio, José Manuel (1969), "La rebelión de Sancho García heredero del condado de Castilla", *Hispania Sacra*, n^o22, pp. 31-67

Salinas de Frias, M. (1982), *La organización tribal de los vettones*, Salamanca, Universidad de Salamanca

Soares, Torquato de Sousa (1974), "O governo de Portugal pela Infanta-Rainha D. Teresa" in *Colectânea de Estudos em Honra de Damião Peres*, Lisboa, Academia Portuguesa de História, pp. 99-119,

(1975) "O governo do Conde D. Henrique de Borgonha", *Revista Portuguesa de História*, n^o14, pp. 365-397

Spiegel, Gabrielle M. (1997), *The Past as Text: The Theory and Practise of Medieval Historiography*, Baltimore and London, Johns Hopkins University Press

Vigil Pascual, M. (1977), "Romanización y permanencia de estructuras sociales indígenas en la España septentrional" in A. M. Prieto Arciniega, org.,

Conflicto y estructuras sociales en la Hispania Antigua, Madrid, Akal, pp. 129-137

Textes consultés:

Annales Portucalenses Veteres, éd. Pierre David (1947) in *Études Historiques sur la Galice et le Portugal du VIe au XIIe siècles*, Coimbra, pp. 291-319

Chronica Najerensis, éd. Juan A. Estévez Sola (2003), Madrid, Akal

Chronicon Compostellanum, éd. Emma Falque (1983), *Habis*, 14, pp. 73-83

Chronicon Mundi (Lucas de Tuy), éd. Emma Falque (2003), *Corpus Christianorum, Continuatio Mediaevalis*, 74, Turnhout, Brepols

Crónica de Veinte Reyes, éd. Cesar Hernandez Alonso (1991), Burgos, Ayuntamiento de Burgos

Crónica Geral de Espanha de 1344, éd. Luís Filipe Lindley Cintra, (1951-1961), vol. I- III, Lisboa, INCM; (1990), vol. IV, Lisboa, Academia Portuguesa de História

Crónicas anónimas de Sahagún, éd. Antonio Ubierto Arteta (1987), Zaragoza, Anubar

Historia Silensis, éd. J. Perez de Urbel et A. Gonzalez Ruiz (1959), Madrid, CSIC

Historia Compostelana, éd. Emma Falque (1988), *Corpus Christianorum, Continuatio Mediaevalis*, 70, Turnhout, Brepols

Historia de Rebus Hispaniae (Rodrigo Jimenez de Rada), éd. Juan Fernandez Valverde (1987), *Corpus Christianorum, Continuatio Mediaevalis*, 72, Turnhout, Brepols

IV Crónica Breve de Santa Cruz de Coimbra, éd. António Cruz (1968) in *Anais, crónicas breves e memórias avulsas de Santa Cruz de Coimbra*, Porto, Biblioteca Pública Municipal, pp. 139-147

Primeira Crónica Portuguesa, éd. Filipe Moreira (sous presse) in *Afonso Henriques e a Primeira Crónica Portuguesa*, Porto, Estratégias Criativas

Primera Crónica General de España, éd. Ramón Menéndez Pidal, (1955), Madrid, Gredos, 2 voll.

Romances Viejos Castellanos, éd. Fernando José Wolf et Conrado Hoffman (1899), *Antología de Poetas Líricos Castellanos*, tome VIII, vol. I, Madrid, Librería de Hernando y Compañía

Vita Theotonii, éd. António Cruz (1968) in *Anais, crónicas breves e memórias avulsas de Santa Cruz de Coimbra*, Porto, Biblioteca Pública Municipal, pp. 43-67